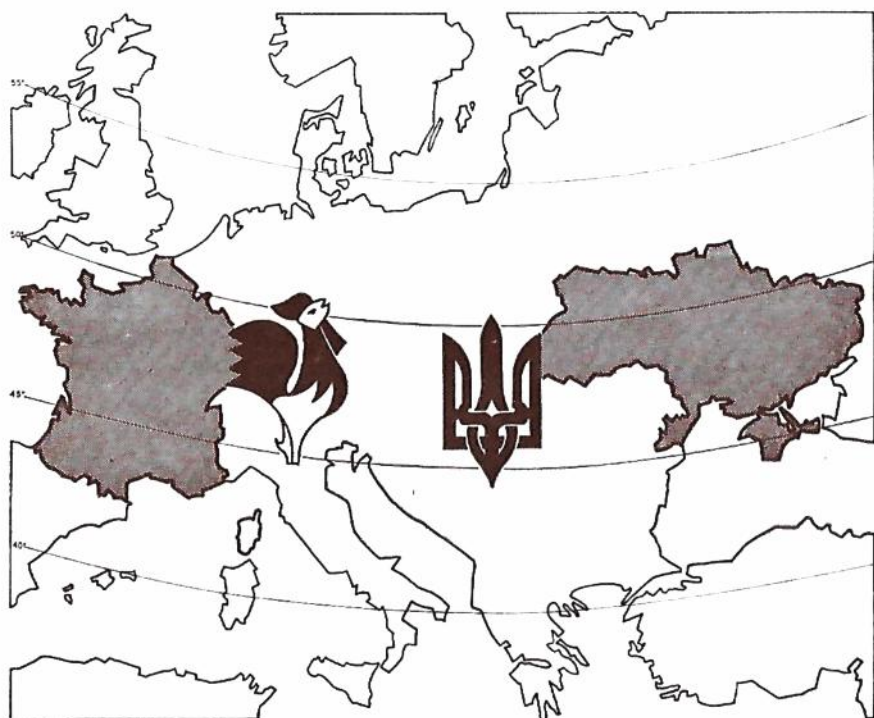


REVUE FRANCO-UKRAINIENNE

ÉCHANGES



JUILLET 1987

NUMÉRO 63

ECHANGES

une publication de l'Association Franco-Ukrainienne

ЕШАНЖ

видає Франко-Українське товариство

Rédaction-Administration :

26, villa Auguste-Blanqui — 75013 PARIS

Directeur de la publication :

Dr Yaroslav MUSIANOWYCZ

SOMMAIRE

	page
30 ans de Marché Commun — L'Europe et l'Ukraine : Max RICHARD	1
L'avenir de la langue ukrainienne : Yaroslav LEBEDYNSKY	4
Mykhaïlo Hruchevsky et la revue « Ukraïna » : Arcadie JOUKOVSKY	12
« Identités et racines »	24
Un intéressant ouvrage sur la grande famine : O.S.M.	27
La chasse aux criminels de guerre et la campagne anti-ukrainienne : O.S.M.	29

Abonnement : 100 F — Abonnement de soutien : 150 F

Abonnement étranger : 20 dollars

Le montant des abonnements est à verser à :

ASSOCIATION FRANCO-UKRAINIENNE

C.C.P. 33-056-09 U — LA SOURCE

Numéro d'inscription à la commission paritaire : 52837

30 ans de Marché Commun

L'EUROPE ET L'UKRAINE

Si l'on célèbre le Cinq Mai « la Journée de l'Europe », c'est parce que le *Conseil de l'Europe*, première institution européenne dans l'ordre chronologique, a été créé le 5 mai 1949. Siégeant à Strasbourg, et doté d'une Assemblée consultative, il n'est lui-même qu'une sorte de « forum », dont les avis n'engagent pas les gouvernements-membres¹⁾.

C'est justement parce qu'il s'agit d'un organisme sans pouvoirs de décision effectif qu'en mai 1950, Robert Schuman appela la RFA et les autres pays qui le désiraient à constituer une *Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier* (CECA) destinée à interdire toute possibilité de guerre entre les Etats participants et à poser les premières bases d'une « *Fédération européenne* ».

Cinq pays répondirent à l'Appel de l'homme d'Etat français : RFA, Italie et les trois pays du Benelux — Belgique, Pays-Bas, Luxembourg.

Tels furent les *Six*, pionniers de l'Europe instituée. Et c'est sur le modèle de cette première Communauté que, le 25 mars 1957, les mêmes *Six* signèrent à Rome le traité instituant la *Communauté Economique Européenne* (CEE), dite souvent *Marché Commun*.

Les *Six* sont aujourd'hui *Douze*, ayant été successivement rejoints par le Royaume-Uni, l'Irlande, le Danemark, la Grèce, l'Espagne et le Portugal. Ce sont eux qui, le 25 mars dernier, ont solennellement célébré les *30 ans de l'Europe* : une Europe qui est dotée d'une Commission internationale — organe de proposition et d'exécution —, d'un Comité de ministres — organe exécutif — et d'un Parlement de 577 membres, élus au suffrage direct depuis 1979.

Échaudés par des expériences prétendument fédératives — avec les Polonais, les Lituaniens, les Russes — les

¹⁾ Autriche, Belgique, Chypre, Danemark, France, Grèce, Irlande, Islande, Italie, Luxembourg, Malte, Norvège, Pays-Bas, Portugal, RFA, Royaume-Uni, Suède, Suisse, Turquie.

Ukrainiens ont une horreur historique du fédéralisme — pour eux synonyme de mensonge et d'asservissement. Qui ne les comprendrait ?

Mais qui donc pourrait prétendre qu'il y a quelque chose de commun entre les tromperies, les mensonges, les oppressions d'hier et d'aujourd'hui, et la libre association des Douze ? En vérité, c'est le jour et la nuit.

D'abord parce que la CEE est le premier exemple dans l'histoire de la volonté commune de 6, puis de 9, puis de 10, puis de 12 Etats nationaux d'associer solidairement leurs destinées dans la liberté et par la liberté : nul n'a été contraint d'adhérer à la Communauté, chaque Etat l'a librement décidé, après ratification par son Parlement lui-même librement élu.

Ensuite, parce qu'on chercherait vainement dans cette Communauté la trace d'un empiètement quelconque d'un Etat sur un autre. Dans chacune des nations qui composent la CEE, les citoyens parlent librement leur langue, exercent librement leurs activités, jouissent de leurs coutumes traditionnelles. Et les 320 millions d'Européens circulent tous librement *chez eux*, quelles que soient les frontières.

Enfin, parce que les textes fondateurs expriment clairement que la finalité communautaire est l'épanouissement de toutes les libertés humaines, sociales, spirituelles et nationales.

Demain, une libre Ukraine pourra rejoindre la libre Communauté. Une Ukraine enfin libérée de l'oppression et de cet ethnocide permanent que dénonçait hier avec tant de courage le général Piotr Grigorenko, défenseur acharné des Ukrainiens et des Tatars de Crimée. Une Ukraine qui, dans l'épanouissement communautaire, pourra enfin oublier l'affreux génocide de 1933 et retrouver, avec son être intact, ces droits de l'homme que foule sans cesse l'oppresseur moscovite : à commencer par le droit de parler sa propre langue, qui est le plus imprescriptible des droits.

Qu'on ne s'y trompe pas. Non seulement le Mouvement fédéraliste ukrainien qu'anime le Dr Jaroslav Musianowycz travaille à rappeler aux « Occidentaux » que *l'Europe ne s'arrête pas au rideau de fer* et que leur propre liberté ne s'achètera jamais au prix de l'esclavage de leurs frères de l'Est, mais il est conscient que le *seul* espoir des peuples opprimés réside dans l'attraction de la liberté qu'exercera de plus en plus sur eux une Europe

consciente de sa force au service du droit et des valeurs les plus hautes de la civilisation.

C'est pourquoi il souhaite que, dès à présent, au Parlement de Strasbourg, des sièges soient réservés aux nations captives, et en particulier à la nation ukrainienne : car elle résiste à l'oppression moscovite au moins autant *pour l'Occident tout entier* que pour elle-même. Son combat est celui de l'Europe, une Europe qui, au-delà de la Communauté économique actuelle, sera demain la grande Europe politique et culturelle qui s'étendra dans la liberté de Lisbonne à Riga et de Glasgow à Kharkiv.



L'AVENIR DE LA LANGUE UKRAINIENNE

« Qu'un pòple tombe esclau
Si ten sa linga, ten la clau
Que de las chadenas
Lo desliura »

F. MISTRAU.

« Qu'un peuple, disait Frédéric Mistral, tombe esclave ; s'il tient sa langue, il tient la clef qui le délivrera de ses chaînes ». On ne saurait mieux exprimer l'importance capitale qui s'attache traditionnellement à la *langue* pour la définition et le maintien des groupes ethniques menacés. L'Ukraine en est une illustration parfaite ; aux attaques répétées subies par la langue nationale depuis le XVIII^e siècle, les patriotes ukrainiens ont répliqué par un effort proportionnel de promotion et de défense. C'est de ce conflit qu'est née la langue littéraire moderne, et c'est autour de problèmes linguistiques que se cristallise actuellement — à tort ou à raison — le débat sur la « russification » de l'Ukraine.

De fait, on a pu poser la question de la *survie* indépendante de la langue ukrainienne, et émettre à ce propos les pronostics les plus pessimistes. Cette question primordiale nous a paru mériter une analyse détaillée de la situation et des tendances actuelles, en Ukraine et hors d'Ukraine.

La tâche n'est pas facile : les statistiques officielles soviétiques doivent être utilisées avec de grandes précautions ; celles établies en Emigration ou par des groupes clandestins ukrainiens ne peuvent pas davantage être vérifiées sur le terrain ; on ne saurait non plus se fier à de simples impressions, fussent-elles celles d'émigrés récents (après tout, bon nombre d'habitants de Toulouse n'y ont *jamais* entendu parler l'Occitan, qui n'est pourtant pas une langue morte !)... Nous sommes dépendants de ces sources imparfaites, si bien qu'il importe de les employer *toutes*, mais de façon critique. Un tableau relativement complet de la situation peut être ainsi donné pour l'actuel territoire politique de l'Ukraine (RSS d'Ukraine) ; pour les terres ukrainiennes rattachées aux Etats voisins et

pour l'Emigration, nos informations sont bien sûr beaucoup plus fragmentaires.

1. LA SITUATION LINGUISTIQUE EN UKRAINE SOVIETIQUE

Aspects quantitatifs

Quelques données statistiques sont ici nécessaires pour fixer les idées. Elles proviennent principalement du recensement soviétique de 1979 et des compléments publiés les années suivantes.

La République d'Ukraine comprend, dans ses frontières actuelles (fixées définitivement en 1954 après le rattachement de la Crimée), à peu près 50 millions d'habitants. Sur ce nombre, seuls 32,5 millions, soit environ 65% sont ukrainophones à titre maternel. Ce résultat ne tient toutefois pas compte de la très importante communauté russe d'Ukraine et des autres minorités nationales. En faisant abstraction de ces groupes pour ne considérer que la majorité ukrainienne, soit 36,5 millions de personnes, on obtient un taux de l'ordre de 89%. En d'autres termes, sur le territoire politique de l'Ukraine, *neuf Ukrainiens ethniques sur dix environ ont l'Ukrainien comme langue maternelle*. Il est important cependant de noter que ce taux a légèrement baissé depuis 1970, où il se situait aux environs de 91%.

Quatre millions d'Ukrainiens ethniques *sont russo-phones à titre maternel*, principalement dans les villes d'Ukraine centrale et orientale. Ce nombre appelle deux remarques : tout d'abord, il a très fortement augmenté depuis 1970 (3 millions seulement à cette date) ; cette augmentation pourrait être due aux nombreux mariages mixtes entre Russes et Ukrainiens. Ensuite, il concerne des gens qui, bien que de langue russe, *se considèrent toujours comme de nationalité ukrainienne*, puisqu'ils se déclarent comme tels lors des enquêtes de recensement. Cette communauté ukrainienne russophone est-elle seulement un phénomène transitoire, une étape du processus de russification ? Pas nécessairement, si l'on en juge par les nombreux exemples historiques de tels « décalages » entre la langue et la nationalité : la majorité des Irlandais est anglophone, mais forme toujours une ethnie particulière ; les Bretons francophones ne sont pas moins différents des Français que les Bretons celtophones ; les Juifs de la Diaspora s'expriment souvent dans la langue du pays

d'accueil sans pour autant cesser d'être juifs, etc... Il paraît donc possible qu'à terme, une part non négligeable de la population ukrainienne de la République (déjà presque 11% !) passe au Russe sans y perdre totalement son identité nationale. Cette question sera évidemment décisive dans les prochaines décennies si les tendances actuelles se maintiennent. Ajoutons que le Russe parlé par les Ukrainiens en Ukraine tend naturellement à s'éloigner des normes littéraires — ce qui pourrait un jour produire une variante régionale particulière de cette langue, analogue au dialecte anglais d'Ecosse. A ce propos, les Ukrainiens sont encore loin de tous maîtriser la « langue de l'Union » : en 1982, ils n'étaient que 50% à la parler couramment.

Il convient enfin de s'arrêter sur le comportement linguistique des minorités non-ukrainiennes résidant sur le territoire de la République, à commencer par les 10,5 millions de Russes.

Ces derniers, qui représentent aujourd'hui 21% de la population ukrainienne, contribuent évidemment par leur seule présence à l'expansion de leur langue nationale. Mais s'ils sont presque tous russophones à titre maternel, *26% d'entre eux parlent malgré tout l'Ukrainien*. Le taux peut paraître bas ; en réalité, s'il correspond à une connaissance réelle de la langue, il nous semble plutôt élevé compte tenu des rapports de force actuels et s'agissant théoriquement de représentants d'une « nationalité dominante ». Ces Russes apprennent-ils l'Ukrainien dans le cours de leurs études ou de leur vie professionnelle ? Par intérêt ou par nécessité (comme certains fonctionnaires en Ukraine occidentale) ? Aucune étude du sujet n'a malheureusement été conduite.

Les autres groupes ethniques minoritaires d'Ukraine, qui totalisent environ 3 millions de personnes, sont soumis à des influences diverses : celles de leur tradition nationale, du milieu ukrainien ambiant, et de la culture russe (plus précisément soviétique en langue russe). Ils y réagissent diversement :

— Les Juifs d'Ukraine (y compris ceux d'Ukraine occidentale, où l'influence russe ne date pourtant que de 1945) sont presque tous russophones.

— Les Polonais au contraire, dont le nombre diminue d'ailleurs à chaque recensement et qui semblent menacés d'assimilation totale, *déclarent en majorité l'Ukrainien comme langue maternelle*. C'est donc dans la majorité

ukrainienne, plus proche d'eux culturellement et historiquement, qu'ils semblent se fondre.

— Les petites minorités territoriales (Hongrois d'Ukraine subcarpathique et Roumains/Moldaves du Dnister), bénéficiant de leur assise géographique et de la proximité immédiate de leurs Etats respectifs, maintiennent plus facilement leur culture nationale.

— A l'inverse, les groupes ethniques dispersés dans l'ensemble du pays (Biélorussiens, Turco-Tatars) ou dans les régions méridionales (Roumains urbanisés, Bulgares, Grecs, Allemands...) sont beaucoup plus vulnérables à la dénationalisation. Leur déracinement en milieu urbain entraîne souvent leur passage au Russe — et non à l'Ukrainien.

Disparités régionales

Ce qui précède n'a de sens que si l'on précise les données statistiques par une analyse *qualitative* : la situation concrète de la langue ukrainienne est loin d'être uniforme sur tout le territoire.

L'Ukrainien domine largement en Ukraine occidentale (Galicie, Volhynie, Transcarpathie, Podolie), à l'exception des terres hongroises et roumaines mentionnées plus haut, en Ukraine septentrionale (Polésie) et centrale. Ces régions sont aussi celles où les Ukrainiens constituent une nette majorité de la population.

La situation est moins favorable sur le littoral de la mer Noire, surtout dans la région d'Odessa où résident 45% de *non-Ukrainiens*. L'ambiance cosmopolite de ces territoires où se côtoient Roumains, Grecs, Bulgares et Juifs est évidemment propice au développement de la langue russe.

Mais c'est surtout dans les régions industrielles d'Ukraine orientale, et de façon générale dans les grandes villes (sauf Lviv) que la langue nationale semble menacée par le Russe. Les Russes, il est vrai, sont nombreux dans ces régions frontalières, où les Ukrainiens forment moins de 60% de la population totale et sont passablement dé-culturés : le niveau de la conscience nationale y a toujours été très bas.

La presqu'île de Crimée enfin, peuplée en majorité de Russes et rattachée tardivement à la République, n'appartient pas vraiment au territoire ethnique ukrainien. Les Ukrainiens n'y sont que 26% et la langue russe domine partout.

Le statut de la langue ukrainienne

Quelles que soient les tendances négatives signalées plus haut, la langue nationale dispose en Ukraine d'une assise démographique et territoriale considérable (32,5 millions de locuteurs à titre maternel et au moins 3 millions de locuteurs secondaires sur plus de 600.000 km²). Mais elle est indiscutablement menacée d'un recul « social » aux conséquences incalculables et d'une provincialisation qui rappelle le sort de nombreuses langues « minoritaires » d'Europe occidentale. Au début des années 1920, le Gouvernement ukrainien soviétique avait pu promouvoir la langue ukrainienne dans les domaines littéraire, scientifique, et la généraliser dans l'enseignement et dans l'administration. Or, les résultats de ce processus d'« ukrainisation », remis en cause dès la période stalinienne, sont aujourd'hui annulés en grande partie par une *russification progressive et délibérée de ces secteurs*.

L'analyse de ce problème fait, depuis plus de vingt-cinq ans, l'objet de nombreuses publications en Ukraine (clandestines !) et en Emigration. Les faits principaux sont bien connus :

— Le Gouvernement soviétique soutient officiellement l'expansion du Russe en Ukraine *avec pour cible principale la jeunesse*.

— La place du Russe devient prépondérante dans l'enseignement, notamment supérieur. Le nombre des écoles russes s'accroît sans cesse par rapport à celui des écoles ukrainiennes. Dans ces dernières, une partie de l'enseignement est d'ailleurs dispensée en Russe.

— Les organes de direction du parti communiste d'Ukraine, de l'administration et même du Gouvernement de Kiev sont principalement russophones.

— L'édition en langue ukrainienne décline (à la fois quant au nombre de nouveaux livres et quant au tirage de ceux-ci). La plupart des publications scientifiques ou spécialisées de la presse sont passées au Russe dans les années 1970.

— La connaissance du Russe (matière obligatoire dans tout l'enseignement) est évidemment indispensable pour accéder à toute profession intellectuelle et à tout poste de direction. La connaissance de l'Ukrainien est certes utile (surtout en Ukraine occidentale), mais pas obligatoire.

On assiste de la sorte à un recul qualitatif, à une « prolétarianisation » de la langue ukrainienne, qu'il est devenu incongru de parler dans certains milieux et jusque

dans les rues des grandes villes. L'Ukrainien ne risque pas l'extinction, mais la chute au rang de parler local secondaire « bon pour des paysans ». On peut se demander si le bilinguisme Russe/Ukrainien n'est pas déjà, dans une partie de l'Ukraine orientale, ressenti en fait comme une situation de *diglossie*, c'est-à-dire comme la coexistence de deux langages proches socialement hiérarchisés, et que l'on emploie suivant le niveau plus ou moins élevé du discours. La diglossie est normale entre un dialecte et la langue littéraire correspondante, mais elle est tout à fait inquiétante lorsqu'il s'agit de deux langues différentes même apparentées.

Ce recul social, sans cesse accru depuis les années 1960, va-t-il se poursuivre ? La prise de conscience des intellectuels ukrainiens (qu'ils soient ou non opposés au régime) peut-elle l'arrêter ou le ralentir ? Une chose est sûre : la politique linguistique et culturelle du Gouvernement soviétique concourt objectivement à la prééminence de la langue russe.

L'évolution de la langue

Un autre élément indispensable à la bonne appréciation des processus en cours est *l'analyse interne* de l'Ukrainien contemporain, c'est-à-dire l'étude de son évolution actuelle.

En ce qui concerne la langue écrite fixée au XIX^e s., le Gouvernement soviétique a pris dès les années 1930 des mesures destinées à empêcher toute évolution trop divergente de l'Ukrainien et du Russe : abandon de l'alphabet phonétique élaboré par l'Académie des sciences de Kiev (avec notamment les lettres Г, С, З représentant les sons « g », « dj » et « dz »), révision de l'orthographe, élimination dans les dictionnaires des termes « étroitement dialectaux » ou « d'origine polonaise », et afflux de mots russes. Ceci n'empêche pas les meilleurs écrivains ukrainiens contemporains, comme Oles Berdnyk, d'employer une langue d'une grande pureté.

Il est sûr cependant que l'Ukrainien littéraire souffre à la fois de sa concurrence avec le Russe, de la vulgarité générale de l'atmosphère culturelle en Union soviétique (surtout dans la prose politique), et aussi de l'absence d'institutions normatrices indépendantes : Ces dernières auraient pu éviter l'invasion massive de termes internationaux à caractère politique ou technique, et remplacer

progressivement ceux qui existent *par des mots formés sur des racines ukrainiennes*, comme cela se pratique couramment en Finlande et en Islande et comme le permettait aisément la structure de la langue.

L'Ukrainien parlé se transforme également. Au début du XX^e siècle, la langue parlée était extrêmement diversifiée (trois groupes dialectaux principaux : Nord, Sud-Est et Sud-Ouest, environ treize dialectes au total), et chacune de ces variantes représentait le seul langage couramment pratiqué par la population d'une région donnée. A l'heure actuelle, la langue littéraire est seule enseignée et écrite. Il s'est donc créé, dans une grande partie de l'Ukraine, une situation de diglossie caractérisée, le dialecte n'étant plus employé que dans la conversation familière ; même des chants traditionnels ont été « corrigés » et retranscrits en langue littéraire.

Suivant la théorie soviétique, les dialectes sont une catégorie transitoire de l'histoire de la langue, liée à une organisation sociale disparue et vouée à s'éteindre. Cette opinion n'est pas spécifiquement marxiste. Nombre d'occidentaux considèrent le dialecte comme un vestige du passé ou comme une « déformation » de la langue littéraire correspondante. C'est une absurdité : une langue écrite n'est jamais que la mise en forme d'un dialecte (Français, Italien) ou un compromis interdialectal (Allemand). Le dialecte, comme d'ailleurs le moindre patois de village, a la même valeur historique et culturelle et la même complexité grammaticale que la langue littéraire la mieux normalisée. C'est la véritable voix des racines, venue du fond des âges par une transmission ininterrompue. La mort des dialectes (générale déjà en France) retire à la langue toute fantaisie, toutes les subtiles variations que permet un parler diversifié ; elle coupe une population de sa tradition authentique.

C'est pourquoi la disparition des dialectes ukrainiens contemporains serait à coup sûr une catastrophe culturelle. Elle serait en outre de fort mauvais augure pour la langue dans son ensemble, *car le recul des dialectes devant la langue littéraire est analogue au recul de l'Ukrainien devant le Russe*. Dans les deux cas, le processus est lié à des questions de prestige social et intellectuel, et encouragé sciemment par le système politique en place.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Aucune statistique ne nous le dit précisément. Les dialectes ukrainiens étaient encore bien vivants avant la seconde guerre mondiale, comme

en témoignent les nombreuses études réalisées sur ce sujet dans les années 1930. Les zones rurales demeurent largement dialectophones, mais il ne fait pas de doute que l'influence conjuguée des moyens de communication et du système éducatif tend à renverser la situation — en tous cas dans les jeunes générations. Encore doit-on supposer des différences entre les dialectes du Sud-Est (kiévo-poltaviens), base de la langue littéraire et très peu différents d'elle, et ceux du Sud-Ouest ou du Nord à la personnalité beaucoup plus marquée et donc plus susceptible de se maintenir.

Un phénomène mérite toute notre attention : le développement en milieu urbain de parlars bâtards ukraino-russes employés par les couches les moins cultivées de la population ukrainienne. Ces jargons portent le nom général de « Surjyk » (суржик, c'est-à-dire littéralement « pain fait de farine mélangée ») et constituent suivant les cas, soit un parler ukrainien dégénéré farci d'expressions russes, soit un parler russe incorrect et mal assimilé prononcé « à l'ukrainienne ». L'ampleur prise aujourd'hui par ce métissage linguistique inquiète à juste titre les intellectuels ukrainiens. Si ce phénomène se poursuit, on risque d'assister à la naissance d'une sorte de créole parasitaire et culturellement stérile.

**
*

Le géographe et linguiste Roland Breton, analysant les résultats du recensement de 1970, y voyait déjà des signes très nets de déculturation du peuple ukrainien. Les seize années suivantes ne l'ont pas contredit ; le léger recul quantitatif de l'Ukrainien s'accompagne d'une dégradation sensible de son statut dans le pays et de désordres internes caractéristiques. Cette situation ne menace pas encore l'existence même de la langue. Mais elle entrave son développement et incite un nombre croissant d'Ukrainiens à mépriser leur parler natal...

(à suivre)

MYKHAILO HRUCHEVSKY
ET LA REVUE «UKRAÏNA» (Suite)

La rédaction et les collaborateurs

Au cours des seize années d'existence de la revue, les personnes qui collaboraient et assuraient sa parution par leurs articles et leurs contributions changèrent. Cependant, la continuité et le niveau de la revue, sa fonction scientifique et sociale, son orientation d'idées étaient dûes avant tout au rédacteur de « *Ukraina* » — Mykhaïlo Hruchevsky. C'est lui qui incarnait la revue, au point que pour distinguer cette dernière des autres revues portant le même nom, on l'appelait souvent l'« *Ukraina de Hruchevsky* ». C'est peut-être pour cette raison que nous connaissons moins la composition de la rédaction, le partage en son sein des tâches particulières, car le rédacteur veillait à tout et organisait tout, sans même porter le titre de rédacteur en chef, car il était seul responsable envers le pouvoir et le monde scientifique.

Parmi les collaborateurs figuraient jusqu'en 1918 : M. Vasylenko, M. Vozniak, O. Hruchevsky, V. Dorochenko, I. Kamanin, O. Levitsky (membre du collège de rédaction), K. Mykhaltchuk (qui était en 1914 rédacteur co-responsable), M. Motchulsky, I. Oretsky, V. Perets, I. Perfetsky.

Le cercle des collaborateurs s'élargit considérablement dans les années 1924-1930, principalement grâce à des savants venus de différents milieux scientifiques d'Ukraine orientale. Il ne manquait cependant pas d'auteurs galiciens ou émigrés parmi les collaborateurs à « *Ukraina* ». Faute de tous les énumérer, arrêtons-nous seulement sur ceux dont la collaboration fut la plus importante. Parmi ceux cités en 1924-1925 figuraient D. Bahaliï, M. Vozniak, O. Hermaïze, O. Hruchevsky, V. Danylevytch, S. Iefremov, A. Krymsky, O. Novytsky, V. Perets, O. Siniavsky, K. Studynsky, P. Tutkovsky, V. Chtcherbyna, B. Yakubsky ; et au-delà de cette liste officielle, il faut encore énumérer parmi les collaborateurs effectifs et prolifiques : V. Adrianova-Perets, Ie. Eisenshtock, P. Buzuk, M. Vasylenko, S. Haïevsky, P. Klepatsky, P. Klymenko, M. Korduba, I. Krypiakevytch, M. Mot-

chulsky, Victor Novytsky, Victor Petrov, M. Petrovsky, V. Romanovsky, O. Riabinin-Skliarevsky, F. Savtchenko, M. Tkatchenko, K. Kharlampovytch, S. Chamraï, V. Yurkevytch et bien d'autres.

La thématique fondamentale de « Ukraïna »

Il faut avant tout examiner les numéros spéciaux de la revue consacrées à des personnalités culturelles ou à des événements historiques remarquables. La revue fit place tout au long de son existence à l'étude des problèmes liés à Chevtchenko ; ainsi, le fascicule 11 (février 1925) fut consacré au 64^e anniversaire de la mort du poète. Un numéro semblable parut pour le 69^e anniversaire en 1930 (fascicule 40).

La revue commémora le 10^e anniversaire de la mort d'Ivan Franko par une esquisse originale — et courageuse dans les conditions soviétiques — de M. Hruchevsky intitulée « *A l'apôtre du travail* », où figuraient les poèmes interdits aujourd'hui « *Il n'est plus temps* » (1880) et « *Grand, haut chêne* » (1880). Y figuraient également la solide étude de D. Bahalii sur « *Ivan Franko, le scientifique* » (p. 21-42), les plus amples études de K. Studynsky et de M. Vozniak.

Le fascicule 12 (mars 1925) fut consacré au 40^e anniversaire de la mort de Mykola Kostomarov. M. Hruchevsky souligne à cette occasion le rôle de Kostomarov comme historien et chef idéologique de l'Ukraine : il le nomme « *chef idéologique des populistes ukrainiens* », et aussi « *père de la nouvelle Ukraine, qui fit connaître le caractère particulier de la nationalité ukrainienne et son droit illimité à un développement libre propre* » (p. 4). Hruchevsky apprécie hautement le « *Livre de la genèse du peuple ukrainien* ». « *Par cette œuvre, écrit-il, Kostomarov se taille une place remarquable parmi les précurseurs de l'Ukraine nouvelle* » (p. 7).

C'est également une appréciation originale que donne Hruchevsky de Panteleïmon Kulich pour le 30^e anniversaire de sa mort (fascicule 21, février 1927) dans l'article « *Les substructures sociales et traditionnelles de la créativité de Kulich* ». La critique marxiste officielle reproche durement à Hruchevsky son interprétation des vues de Kulich, et notamment son effort « *de conciliation de deux mondes ukrainiens : de l'aristocratie sur la Rive gauche du Dniro et de la piétaille sur la Rive droite* ».

La revue « *Ukraïna* » commémora avec éclat trois autres historiens et militants ukrainiens : Mykhaïlo Maksymovytych, Alexandre Lazarevsky et V. Antonovytych.

C'est avec beaucoup de sentiment et de gratitude que Hruchevsky évoqua son maître Volodymyr Antonovytych lors du 20^e anniversaire de sa mort (fascicule 30, 1928). Dans son article Hruchevsky écrit : « *Dans toutes les controverses russo-ukrainiennes, la partie russe était pour Antonovytych l'opprimeur, et la partie ukrainienne l'opprimé; comme il le disait en plaisantant parmi son cercle d'amis, l'interrelation de ces deux éléments dans leur union historique s'exprime en cela que le Grand-Russien, exprimant son caractère national, forge sur chaque racine un mot qui signifie "battre", alors que l'Ukrainien forge pareillement un terme qui veut dire "fuir". "Ainsi en a-t-il été au cours de l'histoire: l'un bat, l'autre fuit"...* » Hruchevsky présente Antonovytych comme un chef et un idéologue national de premier plan. Les idées d'Antonovytych auxquelles se référait Hruchevsky, particulièrement à l'égard de nos voisins polonais et russes, sont encore actuelles, et elles avaient dans la réalité soviétique des années 20 un écho peu ordinaire. Nous citons pour illustration un passage de cette précieuse étude : « *La culture et la littérature russes, qui dominaient sans partage l'expression et le goût des intellectuels ukrainiens de cette époque, n'éveillaient chez Antonovytych ni respect particulier, ni sympathie. Il les avait reconnues comme attributs de l'école russificatrice bureaucratique, et elles avaient pris pour lui les traits d'instruments de l'asservissement des Ukrainiens. Il considérait que la littérature russe, si aimée de la caste des propriétaires fonciers grand-russiens, était incapable de donner des idées directrices à une société démocratique et paysanne comme en Ukraine* ».

Dans le même numéro de « *Ukraïna* », O. Hermaïze donnait une appréciation de l'œuvre d'Antonovytych sur la base de l'historiographie ukrainienne, et Myron Korduba présentait en documents les liens d'Antonovytych avec la Galicie.

Un fascicule spécial de la revue (le 17^e, en 1926) fut consacré à Mykhaïlo Drahomanov. Dans son article « *La mission de Drahomanov* », dédié au cinquantenaire de son départ en émigration, M. Hruchevsky affirme que Drahomanov a arraché l'ukrainisme aux aberrations du provincialisme et de l'opportunisme pour le conduire sur les vastes voies du mouvement culturel mondial.

Dans le dernier fascicule de « *Ukraïna* », le numéro 43 de septembre 1930, M. Hruchevsky souligna « la grande perte » subie par la science ukrainienne du fait du décès du grand géologue et géographe Pavlo Tutkovsky.

Pour souligner l'unité des terres ukrainiennes, « en essayant de traiter avec la même attention et la même affection toutes les parties de notre Terre Ukrainienne, leur passé, leur présent et leur futur... », comme il est dit dans l'adresse de la section historique de l'Académie au jubilé d'Olha Kobyljanska (fascicule 26, janvier 1928), deux numéros de la revue furent consacrés à l'Ukraine occidentale : le fascicule 26 de 1928 à la Bukovine, et à la représentante de ce rameau ukrainien Olha Kobyljanska. Un autre numéro, le fascicule 27 de 1928 traite des « rapports galiciano-ukrainiens » ; l'introduction fut rédigée par M. Hruchevsky, et K. Studynsky, F. Kolessa et M. Lozynsky analysèrent l'aspect politique et culturel des relations entre « Grande Ukraine » et Galicie.

Nous rencontrons dans la revue « *Ukraïna* » des éléments précieux sur l'histoire des mouvements révolutionnaires en Ukraine, comme la précieuse étude d'O. Hermaïze sur les Haïdamaks ; sur certains mouvements politiques (la Confrérie Cyrille et Méthode) ou sur des institutions scientifiques comme la Société Scientifique Chevchenko et l'Amicale des Scientifiques Ukrainiens (numéro spécial, 8, 1926).

Pour le centenaire du « soulèvement décembriste » en 1925, Hruchevsky indique les directions d'étude du processus sur cent ans et montre la nécessité d'un examen des différents courants : traditionalisme et universalisme, démocratisme et socialisme.

L'éditorial consacré à « *La révolution en Europe Orientale en 1905* » (ce titre évitait le terme de « révolution russe ») pour son 20^e anniversaire compare les événements de 1825 et de 1905 et leur trouve un lien : le début et la fin de la liquidation de l'ordre féodal. En Ukraine, les mouvements révolutionnaires étaient liés au devoir primordial de libération nationale.

Il n'était pas facile de commémorer dans les conditions soviétiques l'anniversaire de la guerre d'indépendance. Pourtant, la rédaction trouva un moyen au moins symbolique de le faire, en apposant comme titre du fascicule 21 de février 1927 la mention « *Dixième anniversaire de la libération de l'Ukraine de la domination tsariste, 12-15 mars 1917-27. Gloire à tous les participants de la*

grande Lutte de Libération ! Gloire éternelle à tous ceux qui sont morts dans cette lutte ! ». C'était digne et grave, et on ne s'abaissait pas.

Il fut encore plus difficile d'éviter de célébrer le 10^e anniversaire de la Révolution d'Octobre (fascicule 25, 1927). La rédaction confia ce sujet à O. Hermaïze qui, laissant de côté l'événement lui-même, traita des changements intervenus dans la science ukrainienne durant la décennie de pouvoir soviétique. Pour l'auteur, cette décennie s'était traduite par *« l'éveil d'innombrables nations "sans histoire", nées sur les cendres de l'ancienne Russie, une et indivisible »*. Il affirmait que la culture et la science ukrainiennes pré-révolutionnaires n'étaient ni arriérées, ni provinciales, et que les œuvres *« des valeurs culturelles ukrainiennes n'étaient en rien de misérables provincialismes, mais valaient tout à fait leurs contemporaines de Russie et d'Europe Occidentale »*. Le plus grand changement intervenu dans cette décennie était *« l'étatisation de la science ukrainienne, le fait que la cause de la culture ukrainienne est devenue la cause de l'Etat ouvrier et paysan »*. Mais malgré tous ces changements, l'auteur reconnaissait que le passé avait légué de nombreux handicaps, et qu'il faudrait beaucoup d'efforts et de volonté pour nettoyer entièrement la voie du développement de la science ukrainienne.

Hruchevsky ne pouvait pas ne pas célébrer sa chère et proche institution — la Société Scientifique Ukrainienne à Kyïv, précurseur de l'Académie Ukrainienne des Sciences, dont il avait été le fondateur et pendant longtemps le président. A l'occasion du 10^e anniversaire de la fondation de la Société, le fascicule 32 contenait une série d'articles à ce sujet, et M. Hruchevsky dans son éditorial intitulé *« Une grande cause »* rappelait non seulement l'histoire de la Société, mais aussi l'effort séculaire du peuple ukrainien pour conquérir sa liberté politique et spirituelle. Il rappelait aussi les obstacles qui avaient parsemé ce chemin. Il fallait, écrivait-il, *« arracher au "piège mortel" de l'impérialisme russe ce que nos ancêtres avaient imprudemment placé "sous la haute et forte main du seul Monarque orthodoxe sous le soleil" dans les années 1650 (...) Moscou a vite appris à utiliser pour ses intérêts la lutte des classes en Ukraine. Elle a vite transformé le pays en colonie et a commencé à l'exploiter pour les besoins de ses plans impérialistes non moins durement que les pauvres "allogènes" sibériens (...) Et lorsqu'il apparut que la clef de cette exploitation éco-*

nomique était l'anéantissement de l'indépendance culturelle de l'Ukraine, Moscou assiégea soudain ces positions culturelles suivant toutes les règles de la stratégie politique, et les réduisit à néant en un siècle. Alors que dans les deuxième et troisième quarts du XVII^e siècle les Ukrainiens de Kyïv étaient les maîtres des "lettrés" moscovites, et les intermédiaires de l'implantation sur le sol moscovite de la culture européenne, le Gouvernement russe avait déjà réussi dans la seconde moitié du XVIII^e siècle à faire de Saint-Pétersbourg une fenêtre sur l'Europe non seulement pour la Grande-Russie, mais aussi pour la "Petite-Russie", et il réussissait de mieux en mieux à habituer les Ukrainiens à considérer la langue russe comme l'instrument unique de la culture, de la littérature et de la science ! »

En 1930, M. Hruchevsky célébra dans les pages de la revue le jubilé des « Cahiers de la Société Scientifique Chevtchenko » de Lviv à l'occasion de la parution du tome 150 ; il s'était occupé de cette publication dans les années 1895-1913. A cette occasion, Hruchevsky rappelait les tentatives faites à Kyïv et Lviv pour transformer la Société Scientifique Chevtchenko en Académie des Sciences Ukrainienne, et l'organisation des activités d'édition de la Société, notamment des « Cahiers » (fascicule 40, 1930).

Il nous reste enfin à analyser deux déclarations de M. Hruchevsky en faveur de la culture et de la science ukrainiennes, qui ne visaient pas seulement des restrictions ou interdictions passées, mais concernaient aussi des actions discriminatoires menées dans les conditions soviétiques de l'époque.

Il s'agit tout d'abord de l'article « Perspectives et exigences de la science ukrainienne », publié dans le fascicule 16, au début de 1926. Hruchevsky y commenta la conférence de Kyïv sur la science ukrainienne, qui se déroula en janvier 1926. Elle avait abordé toute une série de questions pratiques, notamment la création d'une académie agricole à Kyïv, le budget des institutions scientifiques, mais on avait éliminé de son ordre du jour la discussion sur les rapports entre les institutions scientifiques supérieures de l'Ukraine et celles de l'Union Soviétique, à propos de la transformation de l'Académie russe en « Académie de l'Union », intervenue en été 1925. M. Hruchevsky était intervenu dans ce débat et reproduisit dans « Ukraïna » son discours, qui restera dans les

Annales de l'Académie Ukrainienne comme une digne défense de la science ukrainienne.

Après avoir exposé les efforts du peuple ukrainien pour créer son Académie, comme « manifestation de l'indépendance de la culture ukrainienne parmi les autres peuples civilisés », il abordait la question des rapports de l'Académie ukrainienne et des autres institutions scientifiques ukrainiennes avec celles de l'Union. « Notre Académie, disait Hruchevsky, sera-t-elle seulement une institution provinciale, destinée pour ainsi dire à l'usage interne, une filiale de l'Académie russe ou, comme elle se nomme maintenant, de l'Académie de l'Union ? Elle abâtardira la connaissance de l'Ukraine et servira d'école préparatoire, d'où les travailleurs les mieux préparés pourront aller à Léningrad, pour y effectuer en quelque sorte un "vrai" travail académique (...) Sera-ce au contraire une véritable académie, sur le même pied que celle de Léningrad, se manifestera-t-elle en même temps que cette dernière dans le monde culturel, et se taillera-t-elle une place parmi les principales institutions mondiales ?.. »

Il abordait ensuite, après les mesures centralisatrices des institutions soviétiques, « la transformation de l'Académie Russe en Académie de l'Union, qui s'est déroulée sans aucune explication quant aux droits et aux obligations que cela lui donne ; au-delà des festivités bruyantes de cette Académie de l'Union a commencé une popularisation énergique de la "science russe" à l'étranger, avec l'organisation de liens entre les centres scientifiques mondiaux et cette "science russe", des projets d'installations et d'institutions permanentes dans les principaux centres scientifiques mondiaux pour le compte de l'Académie de l'Union, et cette dernière est apparue comme la représentante de la science russe, en omettant pour des raisons obscures de mentionner qu'il existe en Union Soviétique non seulement la science et la culture russes, mais aussi d'autres peuples qui y vivent comme membres à part entière et veulent développer leur science et leur culture ».

Exigeant non seulement des moyens matériels, mais aussi la possibilité d'entretenir des liens directs avec la vie scientifique mondiale et le mouvement culturel, Hruchevsky terminait son intervention en réclamant « que tombent les divers obstacles, qui ont jusqu'à présent entravé notre accès au mouvement culturel mondial ; et que notre milieu scientifique puisse jouer le rôle adéquat dans l'organisation de ces liens ; que notre Académie

puisse entièrement remplir cette mission, qui s'est fondue au fil des générations de travailleurs culturels ukrainiens avec l'idée de l'Académie des Sciences d'Ukraine : qu'elle puisse conduire le peuple ukrainien dans le cercle des peuples civilisés du monde et lui garantisse dans ce cercle la place qui lui revient ! » (fascicule 16, 1926, p. 3-15).

En post-scriptum à cet article, Hruchevsky indiquait : « L'impression de ce fascicule de "Ukraina" a été considérablement retardée, comme on dit, par des causes indépendantes de la rédaction (est-à-dire la censure — A.J.), et certaines des perspectives brillantes développées au moment du plénum ont vieilli pendant ce temps ».

Mais Hruchevsky n'en fut ni effrayé, ni découragé, et il publia quatre mois plus tard son article « Un souvenir honteux » pour le cinquantième du Décret d'Ems. L'auteur n'y abordait pas seulement l'aspect historique du problème, important en lui-même, mais utilisait ce honteux document historique pour montrer que la politique anti-ukrainienne se poursuivait à l'époque soviétique. Après avoir analysé cette « scandaleuse manifestation de la politique impériale russificatrice », cet « acte de barbarie inouïe et crime contre la liberté et la culture », et présente les conséquences sur la culture ukrainienne pendant les trente années qu'a sévi la « Loi Józefowicz » qui, bien qu'elle ait été suspendue par la révolution de 1905, avait été remise en vigueur en 1914, pour être abrogée après la guerre mondiale. Hruchevsky constatait cependant avec tristesse que « le spectre de l'impérialisme grand-russien reparaisait », s'efforçant de « garantir à la culture grand-russienne une hégémonie absolue ; de donner à la langue, à la littérature, à l'histoire, ...grand-russiennes sous leurs divers aspects le rôle de matières obligatoires et dominantes dans l'enseignement scolaire ; de limiter les cultures locales à un "usage domestique", en faisant de la culture grand-russienne une "fenêtre sur l'Europe". »

Les autres rubriques

Pour compléter cette analyse de la revue « Ukraina » faite sous l'angle des écrits de M. Hruchevsky, il nous faut encore évaluer le contenu du journal par disciplines, par secteurs des connaissances de l'Ukraine.

C'est l'histoire qui dominait la revue, ce qui est normal, puisque son rédacteur était le plus grand historien ukrainien. L'attention la plus grande était con-

sacrée au XIX^e et au début du XX^e siècle. C'est pourquoi tous les numéros spéciaux de la revue traitaient des sujets relatifs à cette période. Peut-être s'agissait-il de documenter une période que Hruchevsky n'avait pu traiter dans ses autres travaux, particulièrement dans son « *Histoire de l'Ukraine-Ruthénie* », mais aussi de souligner que, sur le plan intellectuel, l'Ukraine du XIX^e siècle conservait un haut niveau et était non seulement égale, mais aussi supérieure à sa dominatrice du Nord. Parmi les historiens, O. Hermaïze, H. Jytetsky, F. Savtchenko et beaucoup d'autres présentèrent cette période. A la seconde place figurait l'époque cosaque, déjà étudiée par beaucoup d'historiens. Les périodes princière et lituano-ruthène étaient plus faiblement représentées dans la revue, peut-être à cause du manque de spécialistes, ou d'accès à de nouvelles sources d'archives. La revue contenait également peu de documents sur les périodes de la guerre mondiale et de 1917-1920, mais ceci découlait de difficultés politiques. De façon générale, environ 60% du matériel de la revue concernait l'histoire de l'Ukraine.

Après l'historiographie venait la *littérature*, et de précieuses contributions à ce domaine étaient incluses dans la section documents. On y traitait des thèmes littéraires de toutes périodes, mais en portant une attention spéciale au XIX^e siècle. On rencontre dans la revue une grande quantité de contributions consacrées à la biographie et à l'œuvre de M. Kotsiubynsky ; on n'y fait par contre pas allusion à Lessia Ukraïka.

Beaucoup de documents concernent le domaine de la littérature comparée et des parallèles littéraires.

Dans le domaine de la *linguistique* étaient représentés dans la revue, par leurs études et leurs contributions : Stepan Smal-Stotsky, O. Syniavsky, Petro Buzuk, Ievhen Tymtchenko, Olena Kurylo.

Alexandre Hruchevsky, P. Fedorenko, Volodymyr Levytsky, Alexandre Plevako écrivirent sur des *thèmes économiques* dans l'optique historique. Les *sujets artistiques* furent traités par Alexis Novytsky, M. Makarenko, Volodymyr Sitchynsky, Danylo Chtcherbakivsky. Des articles sur le théâtre en Ukraine furent insérés par Volodymyr Perets, M. Vozniak, D. Hrachovetsky. D'autres sujets étaient plus faiblement représentés : l'*ethnographie*, le *folklore* (V. Perets, Kateryna Hruchevska, Serhii Yakymovytsch), le *droit* (O. Malynovsky, L. Onychkevych), et la *géographie*.

La mort de la revue « Ukraïna »

A la fin de 1930, le pouvoir soviétique interrompit brutalement la parution de la revue « Ukraïna », détruisant le 44^e et dernier fascicule, déjà imprimé, et exilant en 1931 son rédacteur à Moscou ; il détruisit systématiquement tous les laboratoires de la section historique de l'Académie pan-ukrainienne des sciences, les chaires d'histoire, et réorganisa complètement ses structures. Au début de 1932, afin de dissimuler ses actes destructeurs en matière de science historique et dans un but de « *dé-information* », la II^e section socio-économique de l'Académie pan-ukrainienne nouvellement créée transformée, en réalité la direction communiste de l'Académie, « *renouvelle* (sic) la parution de la revue « Ukraïna », en proclamant que sa tâche est de « *grouper la communauté académique autour de "Ukraïna" et d'élever cette revue au niveau nécessaire, en concentrant toutes les forces sur la lutte pour une science marxiste-léniniste et en aidant par tout les moyens ceux qui ont rompu avec l'idéologie bourgeoise et tendent vers la science marxo-lénino-stalinienne* » (« Ukraïna », № 1-2, 1932, p. III).

Il ne parut que deux numéros de cette revue. Après quoi, il n'y eut plus en Ukraine, jusqu'en 1957, de revue historique.

**
*

En général, l'attitude du pouvoir soviétique envers la revue « Ukraïna » fut d'abord critique, pour devenir ensuite hostile. Aux congrès du parti, parmi les dangers des tentatives nationalistes « *de restaurer une Ukraine bourgeoise prétendument indépendante* » ou une orientation ouest-européenne, on citait souvent « *la revue "Ukraïna" rédigée par Hruchevsky* ».

De toutes les publications de l'Académie, « Ukraïna » était le journal d'opposition le plus dangereux, tant par la personne de son rédacteur que par son contenu, qui révélait la politique impérialiste et anti-ukrainienne de la Russie impériale et soviétique. C'est pourquoi, en 1929, les idéologues du parti se virent confier la tâche d'en découdre avec M. Hruchevsky et son « Ukraïna ». Après une critique incendiaire de « Ukraïna » dans les années 1927-29, M. Svidzinsky lançait cet appel : « *Il nous faut mener la lutte idéologique non contre notre schéma, mais*

contre le schéma bourgeois de développement du processus historique ukrainien, que développent dans leurs travaux au fil des pages de la revue "Ukraina" l'Académicien Hruchevsky, l'Académicien Vasylenko, Hermaïze, Alexandre Hruchevsky et d'autres. Ce travail est d'autant plus nécessaire que les cadres qui se sont groupés autour de cette revue, expriment dans ses pages des idées purement politiques... »

**
*

Dans son combat pour une présentation objective du passé du peuple ukrainien, la revue « *Ukraina* » combattit les obstacles difficiles de la censure et se heurta continuellement au pouvoir. Malgré cette situation, elle joua le rôle d'un catalyseur des travailleurs scientifiques nationaux dans la réalité soviétique et donna le ton aux milieux ukrainiens conscients.

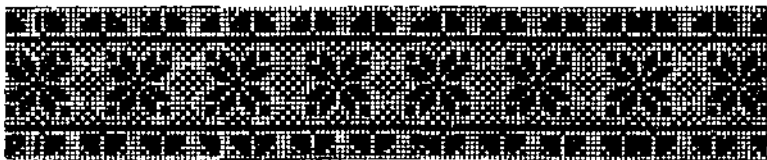
Le grand mérite de la revue « *Ukraina* » dirigé par Hruchevsky fut d'avoir maintenu dans la réalité soviétique la ligne traditionnelle des disciplines de connaissance de l'Ukraine, en accordant le moins d'attention possible aux nouvelles conditions créées. Elle souligna continuellement l'indépendance du processus national ukrainien vis-à-vis de la Russie. En matière nationale et notamment à propos des rapports ukraino-russes, Hruchevsky fut courageux, intransigeant et toujours fidèle à ses principes, et même dans une certaine mesure agressif (dans l'article sur V. Antonovytch), ceci particulièrement dans les années 1925-1927. Lorsqu'il soumettait à une critique aigüe les événements de 1654, 1686, 1764, 1783 et 1876, la politique coloniale russe à l'époque impériale, ces événements revenaient frapper comme un boomerang la politique nationale soviétique contemporaine (sans parler de son état d'aujourd'hui !); son cliché poétique de la cloche engloutie du Décret impérial, résonnant de nouveau dans le Moscou soviétique, était une dure attaque du système qui prolongeait la politique réactionnaire de l'Empire.

La revue « *Ukraina* », surtout dans les éditoriaux signés par Hruchevsky, accentuait le besoin d'une orientation du processus culturel ukrainien vers l'Europe Occidentale, le besoin de liens organiques et directs avec l'Ouest. Il n'est que de voir avec quelle indignation Hruchevsky protestait contre les tentatives de provin-

cialisation de l'Ukraine, qui visaient à ne laisser parvenir la culture mondiale en Ukraine que par l'intermédiaire de Moscou.

Il est important de noter que, sous l'angle de la souveraineté et de la complète indépendance de la culture ukrainienne à l'égard de la Russie et de son orientation sur l'Europe, la revue « *Ukraina* » était en harmonie avec le processus national général des années 20. Dans une certaine mesure, la revue n'était pas seulement une revue scientifique de connaissance sur l'Ukraine, mais remplissait aussi une fonction pan-nationale, et même politique. On peut dresser une analogie entre les écrits littéraires et publicistes de Khvylioviy et du « *VA-Plite* », de Zerov et des néo-classiques, et certaines revendications de « *Ukraina* ». Sans qu'il fût besoin de contact personnel, qui n'aurait apporté que des ennuis, il existait un lien spirituel entre les dirigeants de la renaissance culturelle et nationale en matière de littérature, d'art, avec les personnalités groupées dans l'Académie pan-ukrainienne des sciences, surtout dans la section historique et son organe « *Ukraina* ». Cette résonance était d'autant plus importante, qu'à l'Académie figuraient les anciens créateurs de l'Etat ukrainien en 1917-20, et que des auteurs en émigration et en Ukraine occidentale collaboraient officiellement à la revue.

La revue « *Ukraina* » fut, à côté des « *Antiquités Kieviennes* », des « *Mémoires de la Société Scientifique Chevtchenko* » quand ils avaient un caractère périodique et du « *Messenger littéraire et scientifique* », l'une des plus précieuses revues de connaissance de l'Ukraine, une source solide pour l'étude des disciplines ukrainiennes. Là réside le grand mérite de son rédacteur, Mykhaïlo Hruchevsky.



«IDENTITES ET RACINES»

« ECHANGES » ouvre à compter du présent numéro une nouvelle rubrique, consacrée à l'ensemble des problèmes ethniques et régionaux en Europe.

Cette rubrique sera largement ouverte aux représentants des groupes nationaux minoritaires ou en exil, dont les objectifs et les problèmes sont souvent très comparables à ceux des Ukrainiens.

Elle se composera d'informations brèves et de points de vue synthétiques, et contribuera à développer la vocation « inter-nationale » de notre revue. Nous encourageons vivement l'ensemble de nos amis européens à s'y exprimer sur ces questions d'intérêt commun.

BELGIQUE : Vers le divorce ?

Une partie des activistes wallons de Belgique vient de s'attaquer au tabou européen du statu quo en réclamant le rattachement de la Wallonie à la France. Un clou de plus dans le cercueil d'une Belgique inventée voici un siècle et demi et sans cesse remise en question depuis lors.

Il est assez curieux de voir aujourd'hui les Wallons poser à la minorité persécutée, alors qu'ils payent là des décennies de domination sans partage et de discrimination consciente, appuyées sur le prestige de la culture et de la langue françaises.

Rappelons que le Néerlandais, langue d'une large majorité de la population belge, n'a pas été reconnu officiellement avant 1898 ; que les lois du Royaume n'ont été systématiquement traduites qu'à partir de 1923 (et la constitution en... 1963 !) ; et qu'une partie de l'élite flamande décultivée est passée au Français tout au long du XIX^e siècle — Ainsi du grand poète Verhaeren.

Comme toujours en pareil cas, ces excès d'inspiration jacobine n'ont pas créé une nation monolithique, mais un état de tension permanent entre les communautés eth-

niques. Les Flamands ont pris progressivement conscience de leur force démographique et économique, et développé un nationalisme vigoureux enraciné dans une tradition très vivante. Les deux conflits mondiaux ont montré la fragilité de l'abstraction belge (par deux fois, les plans allemands de partition du Royaume ont rencontré un écho favorable dans l'aide radicale du mouvement flamand et même chez certains Wallons).

La régionalisation de la Belgique, imposé par cette situation de crise permanente, visait à la résoudre par l'instauration d'un quasi-fédéralisme. Elle a plutôt compliqué le problème en créant trois « régions culturelles » (flamande, wallonne, allemande), superposées à huit « régions linguistiques » ayant chacune un statut différent (trois monolingues, une officiellement bilingue à Bruxelles, quatre avec une langue dominante et une minorité protégée) et aux neuf provinces traditionnelles. Encore ce système réserve-t-il les grandes décisions au Gouvernement central, en majorité flamand.

De fait, les Flamands (60 % de la population) dominent désormais largement l'économie et la politique belges, et les Wallons acceptent mal leur situation de minorité. Leurs velléités séparatistes donnent la mesure de leur panique et du fossé qui sépare irrémédiablement les deux communautés.

Seul le symbole monarchique commun et le problème de Bruxelles (enclave francophone en terre flamande) empêchent encore — jusqu'à quand ? — le divorce par consentement mutuel.

NORMANDIE : Renaissance du mythe ancestral

Les minorités nationales, les peuples qui luttent pour leur survie, connaissent le prix et la force de leur tradition : avant d'être politique, leur combat est culturel. Mais aujourd'hui, dans un monde industrialisé qui semble marcher inexorablement vers l'abâtardissement et l'abolition de toute originalité authentique, ce type de préoccupation devient plus général. Un signe frappant en est l'épanouissement en Europe depuis les années 1950 de groupe « régionalistes » voués à la sauvegarde d'une identité locale.

En Normandie, où cette identité n'était confortée ni par une langue particulière, ni par une tradition récente d'autonomie, c'est sur le souvenir des fondateurs Vikings

que s'appuie actuellement le régionalisme. Cette tentative ambitieuse et ses premiers succès méritent d'être cités en exemple.

Que reste-t-il des Vikings en Normandie ? Une assez riche toponymie, des traces linguistiques (vocabulaire maritime) et architecturales, un fond folklorique perceptible dans certaines traditions. Et surtout, le souvenir d'un Etat brillant et dynamique, qui conquiert l'Angleterre et tint longtemps tête à la France.

Pour défendre cet héritage, les régionalistes ont évité le piège d'un passéisme stérile et ont choisi de renouer des liens avec les représentants contemporains de leurs belliqueux ancêtres : les peuples scandinaves.

Loin de toute préoccupation politique (si l'on excepte la demande permanente d'une réunification administrative de la Normandie), ils se manifestent surtout par un travail d'information et de publication d'excellente qualité — citons à ce propos la revue « Heimdal » — consacré aux racines communes de leurs pays et de l'Europe du Nord.

Si la tentative romantique de réimplanter en Normandie un parler scandinave (en l'occurrence l'Islandais, très proche du Vieux-Norrois des Vikings) ne peut avoir qu'un succès limité, elle a rencontré un courant de sympathie en Islande même jusque dans les milieux officiels.

Une conscience « nordique » va-t-elle ainsi renaître ? Constatons seulement qu'un nombre croissant de Normands se rallie au drapeau rouge frappé de la croix scandinave silhouettée d'or, symbole d'un mythe viking auquel appartiennent de plein droit les traditions les plus authentiques de la Normandie.

ENCORE
UN INTERESSANT OUVRAGE SUR
LA GRANDE FAMINE

En octobre 1986 paraissait aux Editions Ramsey un ouvrage de Miron Dolot (traduit de l'américain), sous le titre : « LES AFFAMÉS — L'holocauste masqué. — Ukraine 1929-1933 ». Préface, saisissante de vérités cruelles, par Guillaume Malaurie. Qu'il nous soit permis d'en citer le début :

« Regarder l'oubli. C'était en juillet 1983, à l'angle de la rue des Saints-Pères et du boulevard Saint-Germain. Entre badauds, touristes et mères de familles, une cinquantaine de personnes se recueillent, dans le square Chevchenko qui flanque l'église catholique ukrainienne de Paris.

« Une commémoration, la cinquantième, pour un formidable massacre. Celui des Ukrainiens soviétiques morts d'une famine planifiée en 1933. La presse ? Absente. Les personnalités politiques ? Elles s'étaient fait excuser. Alain Besançon représente, en solitaire, la France sur son propre sol.

« Le génocide d'Ukraine, car c'est bien son nom, je l'avait rencontré au détour des textes. Comme par mégarde. Quatre ou six millions de morts ? Si les chiffres se dérobaient à une étude pointilliste, ils restent, même dans les estimations les plus basses, significatifs. Mais totalement inconnus du public, absents des manuels scolaires, ignorés par les encyclopédies, souvent passés aux profits et pertes de la collectivisation dans les ouvrages traitant de l'Union soviétique... » Fin de citation.

Le titre du livre est tout à fait explicite. La vérité sur cette tragédie de l'humanité, grâce aux travaux d'un certain nombre d'historiens, objectifs et courageux, et à l'action de la communauté ukrainienne, commence à se faire jour. Cet ouvrage n'est pas le premier, en français, à traiter directement ou indirectement de cette tentative

d'anéantissement de la paysannerie ukrainienne. Mais parmi les œuvres disponibles, en français, sur ce sujet, **LES AFFAMÉS** présentent une indéniable originalité.

Il ne s'agit, en effet, ni d'une œuvre d'imagination, comme **LE PRINCE JAUNE** de Vassyl Barka, ni d'une étude historique exhaustive, comme le **HARVEST OF SORROW** de Robert Conquest. Il s'agit, plus simplement, du témoignage d'un survivant. Un survivant qui évoque dans une langue d'une grande simplicité, l'horreur qu'il a vécue. Et l'absence de tout effet de style ne fait que mettre en valeur la véracité des faits rapportés.

L'auteur raconte, également, les événements tels qu'ils ont été vécus par les paysans d'un village du centre de l'Ukraine. Il démonte, d'une manière tout à fait concrète, « l'atroce mécanique à broyer » les esprits et les corps, mise en place par le gouvernement central de Moscou.

Un exemple de l'habileté machiavélique du régime : elle consistait à faire de paysans, foncièrement hostiles à la collectivisation, des agents de cette même collectivisation... Le procédé était simple, mais efficace : il lui suffisait d'en faire des « officiels », c'est-à-dire, des représentants de l'administration soviétique. Mais comment refuser « l'honneur » de devenir un « officiel » ?... A moins d'être un « ennemi camouflé du peuple » ?.. Et, une fois nommé, comment ne pas mettre tout en œuvre, tout : discours, explications, prières, menaces, voire arrestations — pour obtenir l'entrée des amis et voisins dans la ferme collective ?

A moins d'être un « saboteur », un « ennemi camouflé de la patrie socialiste », passible lui-même des peines les plus graves ?..

Aussi les mémoires de M. Dolot sont ils un ouvrage d'un intérêt exceptionnel, d'autant plus que sa forme en fait un document accessible à tous.

A lire et à faire lire par nos amis français ou francophones.

LA CHASSE AUX CRIMINELS DE GUERRE ET LA CAMPAGNE ANTI-UKRAINIENNE

A partir de 1971, la presse canadienne a entrepris de publier, de plus en plus fréquemment, des articles sur des criminels de guerre qui auraient participé pendant la seconde guerre à l'extermination des Juifs et qui, ensuite, auraient trouvé refuge au Canada.

La pression exercée par cette campagne intensive a abouti à la création, le 7 février 1985, par le gouvernement fédéral canadien, de la Commission Deschênes.

Cette commission avait un double objectif :

- établir, le cas échéant, la présence de criminels de guerre sur le territoire canadien,
- trouver un moyen de les poursuivre pour les crimes commis sur des territoires situés en dehors de la juridiction canadienne.

Un raz de marée de dénonciations impliquant les Ukrainiens, et en particulier la Division « Galicie », a alors déferlé sur l'opinion publique. Jour après jour, des « journalistes » avides de sensationnel, ont alors publié les « informations » les plus fantaisistes et les plus dénuées de fondement, fournies par Messieurs Wiesenthal, Sol Litmann et leurs collaborateurs et ont repris, sans scrupules, les calomnies contenues dans les publications soviétiques, en particulier « News from Ukraine ». Exemple : *La division « Galicie » aurait participé à l'écrasement du ghetto de Varsovie... l'unité la plus assoiffée de sang de toute l'armée allemande...*

A croire, que l'extermination des Juifs, en tant que race, n'avait pas été mise en œuvre par des Allemands, mais bien par les Ukrainiens...

Parrallèlement, ces mêmes « journalistes » ont opposé une fin de non-recevoir à toute demande de droit de réponse ou ont vicieusement tronqué, manipulé, les interviews d'Ukrainiens. De même, les efforts déployés par la communauté ukrainienne pour obtenir que le champ d'investigation de la commission Deschênes s'étende à tous les criminels de guerre, nazis, mais aussi staliniens, n'ont pas abouti.

Les investigations de la commission Deschênes ont duré environ deux ans. Après examen de documents provenant de sources comme le Ministère canadien du Travail et de l'Immigration, du Centre allemand de Documentation de Berlin, du Bureau central de la Justice, chargé d'enquêter sur les criminels nazis, dont le siège est à Ludwigsburg, etc., après avoir interrogé les parties concernées, en pratique Juifs et Ukrainiens, la Commission a remis son rapport au gouvernement au début de cette année. Une partie en a été rendue publique, l'autre restant confidentielle.

En substance, la Commission Deschênes a lavé de tout soupçon l'immense majorité des personnes incriminées. Seule une vingtaine d'affaires sont restées en suspens, les preuves de leur éventuelle participation à des crimes de guerre se trouvant à l'extérieur du Canada.

D'après des informations non-officielles, aucun nom d'origine ukrainienne ne figurait sur cette liste.

Blanchie, également la Division « Galicie », car :

- les accusations de participation à des crimes de guerre, portées contre la Division, n'ont jamais été prouvées, ni en 1950, ni en 1984,
- le seul fait d'avoir appartenu à la Division ne justifie pas des poursuites judiciaires,
- il n'y a aucune raison d'enlever à ces combattants leur citoyenneté canadienne ou de les extraditer.

En tout état de cause, sur les 217 officiers de la Division, que Simon Wiesenthal accusait de crimes de guerre, 187 n'ont jamais mis les pieds au Canada, 11 y sont décédés, 2 ont émigré, 16 n'ont pu être incriminés et un n'a jamais été retrouvé.

En résumé, ce rapport a pratiquement blanchi la communauté ukrainienne des crimes de guerre qui lui étaient imputés par Wiesenthal, Litmann et C^{IE}.

Cependant, malgré ce succès enregistré au Canada, la communauté ukrainienne aurait tort de baisser sa garde. La campagne antiukrainienne se poursuit ailleurs et avec autant, sinon plus, de virulence.

L'échec enregistré au Canada, et plus récemment, en Grande-Bretagne, ne peut qu'inciter les concepteurs et les agents de cette action de diffamation à intensifier leur sale besogne. La presse internationale continue à diffuser des demi-vérités, contre-vérités, voire, des ca-

lornies et à influencer l'opinion publique dans un sens défavorable à la cause ukrainienne.

Car ne nous y trompons pas. Il ne s'agit pas, ici, de faire endosser aux véritables criminels leurs responsabilités. Les criminels doivent répondre de leurs crimes.

Mais pourquoi, donc, Messieurs Wiesenthal, Litmann et C^{IE} concentreraient-ils leurs efforts et leurs « soins » sur les criminels de guerre ukrainiens, qui, si l'on en croit un certain Howard Adelson du « The Jewish Press », se recruterait, — quel curieux hasard, — parmi les nationalistes ukrainiens ? Un criminel de guerre serait-il moins criminel, s'il est belge, hongrois, hollandais, français ou, même, juif ?

En vérité, l'enjeu est aussi ailleurs : jeter le discrédit sur la communauté ukrainienne dans son ensemble, en particulier sur la fraction politiquement engagée, qui continue à lutter pour la survie et l'indépendance de l'Ukraine. Qui pourrait en douter, lorsque l'on connaît la source des principales « informations », voire « preuves » incriminant les Ukrainiens ?

Lorsque l'on sait que la russification intensive des dernières années, en Ukraine, s'est accompagnée de virulentes campagnes contre les criminels de guerre et les « nationalistes bourgeois » ?

La suprême habileté du KGB a été, ici, d'utiliser, contre les Ukrainiens, la communauté juive, certainement à l'insu de la majorité, d'entre elle, mais pas à l'insu de tous...

Car comment pourrait-on dénier aux Juifs le droit de continuer à rechercher et d'essayer de faire juger les responsables de plusieurs millions de victimes ? Comment pourrait-on dénier aux Juifs le droit de faire enregistrer, par l'histoire, le martyre subi par leur peuple ?

Mais ce que le KGB a bien compris c'est que l'opinion publique ne mettrait même pas en doute, — par ignorance, par paresse intellectuelle, par remords inconscients, — les accusations portées contre les uns et les autres par la communauté juive et surtout par certains de ses représentants, perçus dans cette opinion publique comme d'incorruptibles chasseurs de criminels de guerre.

Il lui suffisait de faire renaître la douleur, surcharger lourdement les uns et alléger le fardeau des autres... Les passions ont fait le reste.

A court terme, jeter le discrédit sur la communauté ukrainienne, à plus long terme, faire disparaître la nation toute entière. Tel est l'enjeu final.

Ici, en Occident, y aura-t-il beaucoup de descendants d'Ukrainiens pour oser affirmer leur origine, lorsque le terme d'Ukrainien est en passe de devenir un nom commun, synonyme d'antisémite, de collaborateur, criminel de guerre ?

Le combat de la communauté ukrainienne contre les attaques injustifiées, dont elle est l'objet, doit se poursuivre et se développer. Car ce combat est celui des droits de l'Homme, mais aussi le combat pour la survie.

David contre Goliath, en somme.

